

furor), l'autre sous une forme positive (l'expédition d'Hoplée et Dymas incarnant la *pietas*). Enfin, l'auteur démontre que le passage des *Punica* où Hannibal lance pendant la nuit 2000 bœufs contre les Romains pour leur faire croire à une attaque nocturne, s'il n'a *a priori* pas grande ressemblance avec la *Doloneia*, est en fait une réécriture subtile de l'épisode homérique. – Ensuite, Koen De Temmerman explore sous l'angle de la narratologie certains des aspects les plus importants de la nuit dans les écrits que nous réunissons habituellement et anachroniquement sous le nom de « romans » ou « nouvelles ». Parmi ces aspects figurent surtout l'exacerbation de la souffrance, la recrudescence de la passion érotique calmée le jour, le vol, la perte de perception sensorielle, les activités cognitives, l'érotisme, la magie et la révélation de secrets religieux, sans oublier que la nuit est propice à la narration d'histoires. – Leslie Dossey s'intéresse quant à elle à l'éclairage nocturne sous le Bas Empire. Elle tente d'abord de déterminer, sur la base du témoignage des sources littéraires, la nature de cet éclairage et constate qu'il est surtout présent dans les villes impériales et les capitales de province. Et pour cause : contrairement à l'ouest de l'Empire, l'est avait vu son rythme de vie profondément transformé par l'introduction d'une longue sieste après le repas de midi. De ce fait, les gens retournaient dans la sphère publique au coucher du soleil, ce qui rendait cet éclairage nécessaire. – Le volume se clôt sur un texte de Filippo Carlà-Uhink, consacré aux rites nocturnes dans le monde romain. L'auteur rappelle que les Romains se méfiaient des rassemblements nocturnes qui risquaient d'être « subversifs » (conspirations, actes obscènes comme dans le cas des *Bacchanales*...). Les seuls cultes religieux officiels pratiqués de nuit, comme les *Lemuria* ou le culte de *Bona Dea*, étaient considérés comme exceptionnels. C'est la raison pour laquelle les rites nocturnes chrétiens, que l'auteur décrit brièvement, étaient perçus comme dangereux dès les débuts de la chrétienté, étant dans l'imaginaire collectif l'occasion d'une sexualité débridée et de conspiration politique contre l'Empire et le Princeps. Dans l'Antiquité tardive, cette rhétorique présentant la nuit comme un moment de danger et de perte de contrôle était retournée par les chrétiens contre leurs adversaires païens. Ces regards croisés de différents spécialistes présentent l'intérêt de donner une vision globale de la thématique. Sur le plan de la méthode, cela montre l'importance de faire dialoguer les différentes disciplines pour enrichir notre connaissance du monde antique.

Arnaud AMILIEN

Vanessa MONTEVENTI, *La poésie astrologique dans la littérature grecque et latine*. Bâle, Schwabe Verlag, 2020. 1 vol. relié, 22,1 x 16 cm, 325 p. (SCHWEIZERISCHE BEITRÄGE ZUR ALTERTUMSWISSENSCHAFT, 49). Prix : 62 CHF. ISBN 978-3-7965-4076-9.

Issu de la thèse de doctorat de l'auteure, d'un programme scientifique l'obligeant à définir « le contexte historique et littéraire de la pensée astrologique dans l'Antiquité » (p. 11) et d'un séjour, en qualité de membre associée, au Corpus Christi College d'Oxford, le livre ainsi enrichi se développe en trois parties, voire quatre si nous prenons en compte l'Introduction qui est présentée de fait comme le premier chapitre. Facteur de déséquilibre pour l'ouvrage, le volume textuel est très variable d'un chapitre à l'autre : chapitre 1, 35 p. ; chapitre 2, 117 p. ; chapitre 3, 50 p. ; chapitre 4 : 42 p., le

dernier chapitre étant plus court que l'« Introduction » et presque trois fois plus bref que le chapitre 2. Il est cependant logique que ce deuxième chapitre, offrant le catalogue des dix poètes-astrologues retenus, soit le plus long. Le projet est ambitieux, puisque l'étendue temporelle couverte par cette étude s'étale sur sept siècles et qu'elle concerne aussi bien le monde grec que le monde latin (avec un seul représentant latin). Il faut savoir en outre gré à l'auteure de ses traductions de tous les textes anciens cités. Je m'attarderai sur l'introduction car elle est très décevante. Généralement, cette partie d'ouvrage est rédigée en dernier lieu, quand on connaît ce que l'on va démontrer. Manifestement ici, tout laisse à penser que les pages liminaires ont été écrites en marge de l'ouvrage qu'elles servent pourtant à introduire. Reprenons-en les quatre sous-parties. Les origines de l'astrologie sont bien entendu orientales, mais ce qui différencie l'astrologie grecque – et qui n'est pas dit –, c'est qu'elle a un prérequis épistémologique fort : le soubassement géométrique, avec les mouvements circulaires des planètes et du ciel. En outre, on est dans un système géocentrique dans lequel il faut rendre compte des mouvements « apparents » des astres (d'où d'ailleurs le titre de *Phénomènes* du poème d'Aratos). C'est bien ce qui est dit p. 27, mais, à la page suivante, l'immobilité terrestre n'existe plus : « en raison de la rotation de la Terre sur elle-même, le Soleil et le cercle du zodiaque semblent accomplir un tour complet autour de la Terre en un jour et une nuit ». On sent ici que l'auteur ne maîtrise pas pleinement les connaissances élémentaires en astronomie et en astrologie : c'est ainsi que « chacune des constellations zodiacales » ne « détient (*sic*) » pas « 30 degrés de ce cercle que traverse la trajectoire apparente du Soleil, désignée sous le nom d'écliptique », dans une confusion entre les amas d'étoiles, associés à chaque « signe » du zodiaque (Bélier, Taureau...) et qui présentent des dimensions très variables, et les divisions artificielles du cercle zodiacal en 12 parties de 30° chacune. L'effet des astres sur le monde sublunaire (plusieurs fois répété) est en réalité validé à la fois par l'observation de certains phénomènes naturels comme les marées (ce qui paraît ignoré), mais aussi par l'influence de la fameuse « sympathie universelle » d'origine stoïcienne. S'agissant du lexique, le paragraphe 3.1 s'ouvre sur une contre-vérité : « Il existe de nos jours une idée reçue selon laquelle la différence entre astronomie et astrologie n'avait pas cours dans l'Antiquité gréco-latine » (p. 31). Contrairement à ce que pense l'auteure, il n'y a pas de « confusion de termes » mais polysémie du mot *astronomia* qui désigne en effet à la fois l'astronomie et l'astrologie, celle-ci étant également appelée *Mathesis* et les astrologues étant systématiquement désignés à Rome du nom de *Chaldaei* (p. 32 réf. à Cic.). En 3.2, « astrologie et astrométéorologie », il est question de la seconde partie – astrométéorologique – du poème d'Aratos et de sa « traduction » astrologique par Germanicus qui est discutée pour aboutir à la conclusion que les fragments du traducteur latin ne sont pas astrologiques, alors que le terme de *triangula* n'a indubitablement ici qu'une signification astrologique. Ces contre-vérités ainsi assénées sont d'autant plus dommageables que les textes cités ne concernent pas, en plus, le propos de ce livre. Quant à la partie 4 sur « La poésie didactique », elle livre un bel exemple de la méthodologie de l'auteure (p. 42-43) : tout se passe comme si avaient été sélectionnés des extraits de littérature secondaire (dont aucun d'ailleurs ne ressortit au genre étudié) cités par tel ou tel critique, les différentes définitions de ce genre littéraire étant mises bout à bout, en résumant les positions du critique (voire en citant textuellement ses expressions). Une telle juxtaposition aboutit à un ensemble qui,

n'étant pas du tout contextualisé, s'avère totalement inutile. Un tel catalogue aurait pu avoir sa raison d'être s'il avait été mis en perspective avec le projet d'étude de l'auteur. Dans la sous-partie « Le maître et l'élève », la confusion entre le dédicataire, le lecteur et l'élève témoigne d'une dommageable méconnaissance de la mentalité antique, de ce type d'écrit et de parties topiques des discours. Le chapitre 2, en revanche, rachète ce mauvais départ : il est tout à fait recevable, et la traduction apparemment personnelle des textes grecs et latins est, répétons-le, tout aussi louable. Quelques petites remarques cependant : p. 67, le texte grec cité ne correspond pas au fr. 1 éd. par Reiss mais à celui cité par St. Heilen. Propositions de traduction (p. 81) de Manilius III, 385-389 : « Et puisqu'on a parlé de l'amplitude de variation dans la durée du jour [...] » ; v. 37 : *in quoque loco* (\neq *in quoquo loco*) = « pour chaque lieu (sur Terre) » ; *orientia* = « à leur lever » et *falsus* = « faussé ». Page 83, les subjonctifs de discours indirect ne doivent pas être traduits par des conditionnels : *quo signo caderent Austri* = « sous quel signe (du zodiaque) arrivent (soufflent, se manifestent) les austers (vents du sud) » ; p. 84 v. 22 : *rerum* = (plutôt) la nature (voir le titre du poème de Lucrèce). L'auteure revient avec Manilius sur le rapport maître/élève (« 3.2.2. Le destinataire »). La dédicace, quelle qu'elle soit, est indispensable au seuil d'une œuvre poétique ; si, à l'époque républicaine, elle était adressée aux Muses ou à Apollon, le dieu de la poésie, sous l'Empire, c'est à *Caesar* – qu'il s'agisse d'Auguste ou de Tibère peu importe. Cela ne veut pas dire que les princes ne se soient pas intéressés à l'astrologie ; bien au contraire, Auguste en avait fait une arme politique et ses successeurs seront tous très influencés par la mantique astrale. Les parallèles avec le poème de Lucrèce sont tout à fait justifiés et attendus, tant les échos sont forts, en particulier dans les pages d'ouverture. Page 182, *serta quibus pinus* = « les couronnes sont en pin... ». Il est intéressant, au terme de ce catalogue, de noter l'importance, sinon de la filiation, du moins de la coloration égyptienne, ne serait-ce que par les noms donnés à certains de ces auteurs comme Nechepso et Petosiris, Anoubion, Ps.-Manéthon ou Ammon. Le c. 3, au titre maladroit : « La didactique au niveau de la forme », est l'occasion pour l'auteure d'étudier systématiquement les différents mètres utilisés – trimètre iambique, distique élégiaque, hexamètre dactylique également utilisé pour les développements sous forme de catalogues, les dernières sous-parties distribuant une même matière sur les spécificités de la poésie didactique, comme les articulations marquées ou non du propos, tandis qu'on peut s'interroger sur l'originalité du paragraphe 5 sur la « poésie astrologique » (dont il est dit depuis le début qu'il s'agit de poésie didactique) « et savoir », d'autant que, dans les dernières pages, il est question d'autres textes que ceux qui ont été étudiés. Le titre du dernier chapitre – « La didactique au niveau du contenu » – paraît illustrer avec le précédent une dichotomie entre le fond et la forme aujourd'hui dépassée. Cependant, il s'agit plutôt ici de montrer les limites techniques de l'intelligibilité du message astrologique quand il s'exprime de façon métrique. La poésie astrologique est alors rapprochée de l'art oraculaire (§ 1) pour aboutir à une conclusion, contestable à mes yeux, sur la « qualité divinatoire d'un poème astrologique », alors que, contrairement à l'interprétation des oracles, la base des prédictions astrologiques est particulièrement rationnelle, voire mathématique (voir *L'astrologie à Rome*, c. 3). Quant à l'invocation topique à la Muse (§ 2), elle n'a rien à voir avec le contenu du poème. Au § 3, « la métaphore du voyage » s'ente un peu artificiellement sur le premier extrait attribué à Nechepso par Vettius Valens, où il est question du voyage céleste des souverains après

leur vie terrestre, comme chez Manilius au début du livre I quand il est question de l'apothéose céleste promise à Auguste. On est dans le cadre métaphysique, et non plus astrologique, de la métempsychose d'origine pythagoricienne. Et la métaphore de la « voie poétique », *topos* largement utilisé, ne suppose pas nécessairement le voyage, mais souvent l'idée « originalité vs imitation ». Une fois de plus, au § 5, le couple maître/élève est convoqué en lien entre autres avec des « acrostiches » quelque peu problématiques. La conclusion, qui se ressaisit des résultats obtenus, est suivie d'un tableau récapitulatif sur chacune des dix œuvres. À la bibliographie déjà abondante, il conviendrait d'ajouter : Chris Brennan, *Hellenistic Astrology – The Study of Fate and Fortune* (2017), Orphée, *Poèmes magiques et cosmologiques* (Paris, Les Belles Lettres, 1993). Un double index enfin – *locorum* et *nominum et rerum* – complète à bon escient l'ouvrage. Au terme de cette lecture, l'importance donnée par l'auteure au caractère didactique des textes étudiés nous conduit à nous interroger sur la finalité de cet enseignement. Pouvait-il suffire à former d'authentiques astrologues ? Assurément pas si l'on compare les seules œuvres complètes à un traité comme celui de Firmicus Maternus. S'agissait-il de « culture générale » ? Peut-être, mais la question n'est jamais posée. Les faiblesses qui ont été relevées dans ce travail ne concernent que l'introduction qui aurait dû présenter l'« état de l'art » ainsi que les outils épistémologiques et l'orientation herméneutique du travail. À cela près, l'ouvrage, également accessible en *open access*, comble un vide dans les études sur la poésie astrologique et contribue à une meilleure connaissance de textes longtemps négligés. Béatrice BAKHOUCHE

Olivia ELDER & Alex MULLEN, *The Language of Roman Letters: Bilingual Epistolography from Cicero to Fronto*. Cambridge – New York, Cambridge University Press, 2019. 1 vol. relié, XIII-333 p. (CAMBRIDGE CLASSICAL STUDIES). Prix : 99.99 \$. ISBN 9781108480161.

L'épistolographie romaine montre quel potentiel peut receler la langue lorsqu'il s'agit d'établir des relations et de construire des identités. Ce pouvoir a été exploité par les membres de l'élite de la République et de l'Empire qui, dans leurs missives, recourent volontiers au procédé que les linguistes appellent le *code-switching* (CS), défini par Penelope Gardner-Chloros comme « varied combinations of two or more linguistic varieties... languages or dialects in the same conversation or sentence by bilingual people ». Le phénomène du CS (qu'il ne faut pas confondre avec l'emprunt ou l'interférence) est tellement important pour les études relatives au bilinguisme que J.N. Adams lui a consacré un long chapitre dans son livre *Bilingualism and the Latin Language* (Cambridge, 2003, p. 297-416). Le passage du latin au grec était en effet une réalité linguistique pour l'élite romaine non seulement dans le domaine littéraire, mais aussi dans le discours oral. Les comédies de Plaute offrent de nombreux exemples de passages du latin au grec, en particulier dans la langue des esclaves. Les satires de Lucilius admettent aussi le CS comme reflet du discours de l'élite. Les lettres émanant de Romains de la haute société emploient le CS comme une ressource linguistique permettant de caractériser le discours sophistiqué de la haute société. C'est aux trois corpus épistolaires composés entre le I^{er} s. av. et le II^e s. ap. J.-C. qu'est consacrée cette étude : Cicéron, Pline le Jeune, Fronton et Marc Aurèle, le principal correspondant de